

LES PROFESSEURS

parlent du Conservatoire d'hier, d'aujourd'hui et de demain

**« Une façon d'interroger
et de rendre hommage
en même temps à ces hommes
et à ses femmes qui ont fait
ce Conservatoire avec moi
pendant toutes ces années... »**

Certains prétendent que ce sont les étudiants et leur niveau au sortir des études qui sont la carte de visite d'un conservatoire. D'autres, les professeurs et leur aura internationale. La vérité se situe sans doute à mi-chemin. Nous avons donné carte blanche voici deux ans aux étudiants de la maison pour qu'ils nous présentent *leur* Conservatoire. Aujourd'hui, c'est aux professeurs que nous avons tendu notre micro. En leur demandant, en cette nouvelle année charnière marquée par l'accréditation des masters – nous en reparlerons... – de nous dessiner sans complaisance les contours de l'institution telle qu'ils la vivent au jour le jour et telle qu'ils souhaiteraient qu'elle se développe à l'avenir. Parmi tant de riches individualités, le choix s'est naturellement avéré cornélien... et d'une subjectivité totale! Disons que nous avons tenté de varier au mieux les instruments, les âges, les sections et les sites, afin de capter un maximum de sensibilités « représentatives » du corps enseignant dans sa globalité.

Pour être tout à fait franc, j'ai choisi ce sommaire à un moment où je pensais encore que ce numéro de *Nuances* serait mon dernier en tant que directeur général: une façon d'interroger et de rendre hommage en même temps à ces hommes et à ses femmes qui ont *fait* ce Conservatoire avec moi pendant toutes ces années... de leur demander par journaliste interposé si je ne m'étais pas trop fourvoyé! Je découvre aujourd'hui ces dix-huit portraits, en même temps que vous. Ils sont comme un point d'orgue à cette année académique, riche une fois de plus en événements et en émotions fortes. Ils sont aussi une source précieuse de nouvelles pistes pour l'avenir, à méditer calmement durant l'été.

Que la découverte de ces pages vous soit belle, autant que cette trêve estivale! Et rendez-vous en pleine forme fin septembre, pour de nouvelles aventures...

Pierre Wavre, directeur général



PHILIPPE ALBÈRA

« REPENSER
LE CORPUS DES
COURS
THÉORIQUES »

Quand on lui pose la question depuis combien d'années il enseigne au Conservatoire, Philippe Albèra est un peu emprunté. « Une dizaine d'années, je dirais. Je ne suis pas un très bon historien pour moi-même ! » Professeur d'histoire de la musique et d'analyse, il donne également un cours à option sur la musique de 1950 à nos jours – Philippe Albèra est le fondateur de l'Ensemble Contrechamps, spécialisé dans la musique contemporaine. Parallèlement à ses études réalisées entre Paris et Genève, ville où il a pris ses quartiers, ce clarinettiste en herbe devenu musicologue s'est aussi intéressé à la littérature et aux arts plastiques. D'autres hobbies ? « Je ne suis pas un type à hobby, sourit-il. Je déteste ce que l'on appelle les activités de divertissement. »

AUJOURD'HUI

Pour Philippe Albèra, conservatoire rime avant tout avec cours collectifs. « J'essaie d'ouvrir aux étudiants toutes les fenêtres imaginables sur la musique et son histoire. » Quant aux mutations dues à Bologne, elles n'ont pas suscité de réactions particulières au sein du corps professoral, estime-t-il. Philippe Albèra a dès lors proposé de saisir l'occasion pour repenser le corpus des cours théoriques. « L'une des fonctions de ces cours, c'est de mettre les étudiants en rapport avec le sens même de la musique qu'ils pratiquent, de les faire entrer dans le langage en profondeur, tout en le reliant au contexte historique et culturel des différentes époques. Cela n'est plus évident. Le champ musical s'est beaucoup élargi, à l'intérieur comme à l'extérieur de la sphère classique, et cette dernière n'est pas toujours vécue comme quelque chose de nécessaire, de vital. Il est vrai que pour des jeunes nés dans un monde d'images, où la musique n'est qu'un stimulant, ou un bruit de fond, la concentration sur le langage sonore est devenue plus difficile. Et les concerts classiques ne sont guère attractifs de ce point de vue. » Philippe Albèra s'efforce donc de montrer qu'il y a des enjeux, qu'il faut « dépasser l'artifice, essayer d'entrer dans les différents langages historiques, se les rendre actuels ».

« Il faut dépasser l'artifice, essayer d'entrer dans les différents langages historiques, se les rendre actuels. »

DEMAIN

Autant d'aspects essentiels, qui passent notamment par une connaissance et une pratique approfondies de la musique ancienne et du répertoire contemporain. « La notion même de culture musicale, de cette unité qu'il peut y avoir entre comprendre le langage, réfléchir sur le contexte, jouer la musique, l'écouter, la sentir et la vivre, tout cela est actuellement souvent disjoint. Et il est difficile pour les étudiants de faire en sorte que cela devienne un tout : c'est notre défi aujourd'hui. » Etre dans la musique de son temps signifie aussi avoir un regard vivant sur le passé, faire des liens avec d'autres domaines, comme les sciences ou la philosophie. « Tout cela nous aide à nous situer, à prendre position sur les grandes questions de notre temps, comme Beethoven l'a fait à son époque. Mais aujourd'hui, la société ne s'intéresse guère aux enjeux que véhiculent la musique. » (jp)

« La musique nous aide à prendre position, comme Beethoven l'a fait à son époque. »



PIERRE AMOYAL

« UNE LIBERTÉ D'ENSEIGNEMENT UNIQUE... ET ESSENTIELLE »

« Pour les étudiants,
jouer devant leurs collègues,
c'est s'ouvrir à la discussion,
à la confrontation,
et donc progresser rapidement. »

Premier Prix du Conservatoire de Paris à douze ans, Pierre Amoyal étudie pendant cinq ans avec Jascha Heifetz à Los Angeles. A vingt-deux ans, il entame une carrière de soliste qui le conduit à se produire sur les plus grandes scènes de la planète. Nommé très jeune professeur au CNSM de Paris, il s'installe ensuite à Lausanne où il enseigne le violon depuis vingt-trois ans. On trouve parmi ses premiers élèves un certain... Tedi Papavrami. Il fonde dans la capitale vaudoise une Académie dédiée au répertoire de sonates violon/piano, monte en 1992 un spectacle avec le clown Buffo et crée en 2002 la Camerata de Lausanne. Pierre Amoyal possède l'un des plus beaux violons du monde: le «Kochansky», construit par Antonio Stradivari en 1717. Il fêtera ses soixante ans le 22 juin... dans l'autobus qui le conduira à Dax avec la Camerata!

AUJOURD'HUI

Pour Pierre Amoyal, la réussite du Conservatoire de Lausanne est d'abord celle de deux hommes – deux directeurs: Jean-Jacques Rapin et Pierre Wavre. « Le premier, qui n'est pas une star et qui aime autant Vauban que Beethoven, a su donner corps à un rêve fantastique; le second, musicien dans toutes les fibres de son être, connaissant les joies et les peines du métier de musicien, a su perpétuer ce rêve en créant une atmosphère où les grands professionnels se sentent à la maison et où les musiciens de haut niveau souhaitent venir étudier. Un examen avec ou sans Pierre Wavre est quelque chose de totalement différent: son intelligence et sa sensibilité rayonnent loin à la ronde et c'est sans doute grâce à ces qualités qu'il est parvenu à imposer de nouvelles règles et à transformer la manière de travailler et de penser d'un corps enseignant par définition peu flexible dans ses habitudes. » Les conditions de travail à Lausanne sont aux yeux du violoniste d'une qualité rare. Son objectif: offrir aux étudiants ce qu'il a eu la chance de se voir transmettre par l'immense Jascha Heifetz, à commencer par un enseignement en groupe de taille modulable selon le répertoire. « Cette liberté est essentielle. Pour les étudiants, jouer devant leurs collègues, c'est s'ouvrir à la dis-

cussion, à la confrontation, et donc progresser rapidement. » Le mode d'emploi est simple: lorsque Pierre Amoyal rentre de voyage, les étudiants lui transmettent leurs désirs et disponibilités; un plan de travail est ensuite établi en tenant compte du répertoire et de l'emploi du temps de chacun.

DEMAIN

S'il concède qu'elles ont pu provoquer certaines contraintes, Pierre Amoyal voit dans les réformes de Bologne une réponse nécessaire aux mutations du monde musical. « Oui! Celui qui souhaite devenir soliste n'a d'autre solution aujourd'hui comme hier que de travailler son instrument six heures par jour. En même temps, notre devoir de professeur est de préparer nos étudiants à la réalité de la carrière et de ne nourrir chez eux aucune fausse illusion. Le disque est en crise et les agents ne remplissent plus leur rôle de jadis: le musicien de demain doit être capable de créer son propre site Internet et de gérer lui-même sa promotion. » Deux rêves: disposer de moyens orchestraux encore plus conséquents pour offrir aux étudiants la possibilité de jouer également le *Concerto* de Brahms ou de Tchaïkovski lors de leurs examens... et avoir un Conservatoire ouvert régulièrement le dimanche! (as)

« Notre devoir de professeur est de préparer nos étudiants à la réalité de la carrière. »



JEAN-FRANÇOIS ANTONIOLI

« LE DÉVELOPPEMENT D'UNE AUTONOMIE DE PENSÉE ET DE DÉMARCHE »

Elève, à Lausanne, de Fausto Zadra (disciple de Vincenzo Scaramuzza) puis de Pierre Sancan à Paris, Jean-François Antonioli (50 ans) enseigne le piano au Conservatoire de Lausanne HEM depuis 1985. Concertiste mais aussi chef d'orchestre, son art est documenté par de nombreux enregistrements, dont deux se sont vus décerner un Grand Prix international du Disque de l'Académie Charles Cros: l'œuvre pour piano et orchestre de Frank Martin chez Claves et un double album symphonique dédié à Jean Cras chez Timpani. Octobre 2008 a vu la sortie sous le même label de l'œuvre intégrale pour piano d'Arthur Honegger. Acteur de nombreuses créations, Jean-François Antonioli est un serviteur assidu de la musique de son temps, même si Mozart (les 21 concertos) et la musique romantique (particulièrement Chopin et Schumann) sont des pans importants de son vaste répertoire. On associe volontiers son nom à la musique de Jean Perrin et à celle de Jean Balissat.

AUJOURD'HUI

Au-delà des contingences quotidiennes de la vie de conservatoire, Jean-François Antonioli tient à replacer les choses dans leur contexte, à rappeler les valeurs de base de son métier. « On a tendance à oublier, dans un modèle académique calqué sur celui des hautes écoles techniques, que la spécificité des *performing arts* va bien au-delà de la seule transmission d'un savoir. Je persiste à penser que nous devons avoir conscience qu'une exécution musicale procède du *hic et nunc* et qu'une part non négligeable relève de l'intuition, au sens premier du terme, ainsi que du développement individuel, lequel implique la maîtrise de quantité de paramètres non réductibles à un enseignement de type collectif ou stéréotypé. L'enseignement du professeur de branche principale doit tendre vers le développement d'une véritable conscience individuelle chez ses élèves, d'une autonomie de pensée et de démarche, d'appréciation, et vers un affinage du goût. Or cela ne peut se faire sans une souplesse maximale dans la structure des cours, capable d'épouser les contours de chacun de ces cas particuliers. On est au cœur de la distinction

que fait le philosophe Pascal entre l'esprit de géométrie et l'esprit de finesse. L'une des difficultés, pour les HEM aujourd'hui, est que les nouvelles générations prennent leurs références sur YouTube, ce qui non seulement est insatisfaisant sur le plan sonore mais encore entrave l'art dans sa pleine révélation. Lorsque Joshua Bell joue dans le métro de New York et que personne ne fait attention à lui, ce n'est pas parce qu'il joue moins bien que sur la scène du Carnegie Hall, mais parce que les conditions de base de la révélation artistique en matière de musique dite sérieuse – un silence absolu, une acoustique réellement propice à la musique, une disponibilité totale de l'auditeur – ne sont pas réunies. »

DEMAIN

S'il reconnaît dans les compétences individuelles du corps enseignant et les infrastructures du Conservatoire (les studios, la Grande Salle) un véritable potentiel pour l'avenir, Jean-François Antonioli est plus sceptique quant à la capacité du système de Bologne tel qu'on le connaît à l'heure de ses maladies de jeunesse, de répondre aux exigences d'une formation artistique complète. « Ce régime – particulièrement la comptabilité qu'il implique – astreint les individus – étudiants en tête – à un parcours balisé terriblement chronophage, dont l'utilité ne peut de surcroît être mise en doute. S'il serait injuste de ne pas reconnaître à ses concepteurs (qui ne sont pas clairement identifiés...) de bonnes intentions, il n'en demeure pas moins que l'une des grandes lois du développement personnel suppose que l'individu apprend mieux lorsqu'il a soif que lorsqu'il est assimilé à une oie que l'on gave à son corps défendant. Je redoute que le décompte des crédits bolognais ne devienne une fin en soi et que l'importance de l'enveloppe finisse par éclipser celle du contenu. Il faut tout mettre en œuvre pour empêcher la prolifération des enveloppes vides et freiner l'emballage administratif de ce qui apparaît de plus en plus comme une machine infernale. » (as)

« L'une des grandes lois du développement personnel suppose que l'individu apprend mieux lorsqu'il s'abreuve selon sa soif. »

« L'une des difficultés, pour les HEM d'aujourd'hui, est que les nouvelles générations prennent leurs références sur YouTube. »



MAGALI BOURQUIN

« PLUS DE MUSIQUE DE CHAMBRE »

« La structure du Conservatoire permet d'avoir une réelle exigence positive avec les élèves. »

Professeur de piano et de stages de pédagogie à l'École de Musique depuis une quinzaine d'années, Magali Bourquin commence l'étude de l'instrument à l'âge de douze ans. Passionnée de danse, elle se tourne vers la musique suite à un accident et y dédie depuis toute son énergie. Elève de Christian Favre au Conservatoire de Lausanne, elle a vécu la situation coquasse de passer sa virtuosité alors qu'elle enseignait déjà dans l'école : « La pression était grande », avoue-t-elle. Travailler dans l'établissement où elle a fait ses études lui donne l'impression que le conservatoire est un deuxième « chez elle ».

AUJOURD'HUI

Sa force ? Un enthousiasme passionné ! « Transmettre est le plus beau métier du monde, le faire dans une telle maison est un privilège. Bien sûr l'infrastructure est fantastique, mais le plus enrichissant est de côtoyer autant de personnalités différentes qui partagent le même amour de la musique. Le Conservatoire n'est plus une maison tournée vers le passé ni une addition de chapelles : on peut y travailler tous les styles, mener des projets conjoints avec d'autres classes, les synergies sont très productives. » Magali Bourquin a un pécher mignon : les auditions-spectacles. « J'adore mélanger les arts – musique et peinture, musique et poésie, musique et danse... Lors de ma dernière audition, baptisée « Musique et humour », chaque morceau était introduit par un sketch : une merveilleuse façon de détourner le trac et d'apprendre la concentration. Les concierges me prêtent main forte pour la réalisation de mes idées les plus farfelues. Le moment de partage avec les parents et le soutien des familles est aussi très important. Bref, le Conservatoire permet d'avoir une réelle exigence positive avec les élèves. »

DEMAIN

Parmi les souhaits de Magali Bourquin pour l'avenir figure une intensification de la musique de chambre pour tous dès les premières années d'études. « J'organise avec mon collègue Frank Sigrand des stages d'un week-end. Nous rêvons d'approfondir

cette formule. » Autre aspect à étoffer : l'encadrement des jeunes talents. « Il me semble essentiel de développer un enseignement spécifique pour les jeunes musiciens particulièrement doués. Le projet pilote musique-école est un nouveau défi à relever dans cette direction. » Magali Bourquin estime à ce titre que la coexistence de la HEM et de l'EM dans le même bâtiment est un élément fondamental. « C'est très enrichissant pour les plus jeunes de pouvoir écouter les étudiants avancés. Et pour moi de suivre l'évolution de mes anciens élèves ! Je suis actuellement un étudiant de Christian Favre en master de pédagogie, qui assiste à mes cours et en assure même une partie : encore une plus-value liée à cette proximité. » Bologne ? « On essaie de suivre tous ces changements, de se tenir au courant. Il est difficile parfois de se procurer une information claire sur le sujet et de répondre aux questions des élèves qui veulent entrer en classe professionnelle. D'un autre côté, l'offre d'enseignements n'a jamais été aussi large qu'aujourd'hui. » (as)

« Il est essentiel de développer un enseignement spécifique pour les jeunes musiciens particulièrement doués. »



PETER BURKHARD

« PLUS DE RETOURS DE LA PART DES PROFESSEURS D'INSTRUMENT »

« Trois ans, c'est court,
et la matière à étudier n'arrête pas
d'augmenter. »

« Depuis 1979. Ou peut-être est-ce 1981... » Autant dire que Peter Burkhard n'est pas le dernier venu dans la maison. Contrebassiste formé à la Musik-Akademie der Stadt Basel, il a réalisé une longue carrière au sein du Kammerorchester Basel tout en enseignant parallèlement le solfège à Lausanne. Solfège ? Il préfère dire « lecture et écoute, parce que les étudiants ont des à priori plutôt négatifs face à ce terme ». Eclectique par nature, Peter Burkhard s'est décidé « assez tard » à embrasser le métier de musicien : « Au fond, je n'ai jamais su me décider sur ce que je voulais faire. » Il a d'abord commencé des études de langues (demi-licence), de sports et d'histoire de l'art, autant d'intérêts qui sont restés vivaces au fil des années : ces temps-ci, il dévore les œuvres de Philip Roth (in english, of course) et se prépare au ZüriTriathlon.

AUJOURD'HUI

Peter Burkhard n'a pas de diplôme de branches théoriques. « Ce serait plus handicapant qu'autre chose, estime-t-il. Le solfège est une branche pratique, qui doit être orientée vers la pratique instrumentale et vocale. Tout ce que je fais, je le rapporte à mes expériences à l'orchestre ou en musique de chambre, ou alors je m'oriente par rapport à ce que me disent les étudiants ou les professeurs. » Sur ce dernier point, il souhaiterait d'ailleurs plus de dialogue avec les enseignants des sections instrumentales et vocales. « Des retours directs et spontanés seraient bénéfiques. Cela me faciliterait la tâche de savoir ce qu'il faut faire d'avantage, mieux ou autrement. »

Et Peter Burkhard de souligner que, en tant que contrebassiste, il ne lui est pas toujours évident de concevoir les besoins particuliers par exemple d'un flûtiste, d'un pianiste concertiste ou d'un chanteur. « Je dis toujours que je déteste faire du solfège pour le solfège. Quand nous travaillons, j'aimerais que les étudiants pensent « instrument » ou « voix ». » D'autant que la durée des études a été raccourcie suite aux adaptations voulues par Bologne. « Trois ans, c'est court, et la matière à étudier n'arrête pas d'augmenter. Nous travaillons par exemple les

répertoires anciens et contemporains dès la première année du Bachelor. » Cela nécessite de nouveaux outils de lecture et d'écoute, et oblige Peter Burkhard (ou plutôt *stimule*, aime-t-il dire) à travailler de manière encore plus efficace. « En développant par exemple des programmes de e-learning (en collaboration avec la Zürcher Hochschule der Künste), qui devraient, entre autres, amener les étudiants à travailler de manière de plus en plus autonome. »

DEMAIN

C'est que les exigences qui attendent les futurs musiciens se transforment, deviennent toujours plus difficiles à satisfaire : « A mon époque, se souvient Peter Burkhard, celui qui souhaitait gagner sa vie en jouant – par exemple en entrant dans un orchestre – et qui en avait les moyens, finissait tôt ou tard par y arriver. Ce n'est de loin plus le cas pour les étudiants d'aujourd'hui. A nous, professeurs, de leur ouvrir des voies nouvelles. » (jp)

« A nous, professeurs,
d'ouvrir des voies nouvelles
aux étudiants. »



JEAN-LOUIS CAPEZZALI

« SE PROJETER
SUR SCÈNE
DÉJÀ DANS
LE TRAVAIL »

Nouveau venu à Lausanne, Jean-Louis Capezzali enseigne au Conservatoire depuis le mois de septembre dernier. Une arrivée à haute valeur ajoutée, au vu du parcours de ce hautboïste d'origine française. « J'ai commencé par le piano étant enfant, le hautbois est venu très tard, vers 15 ans. Quatre ans plus tard, j'obtenais le diplôme de professeur au Conservatoire de Versailles. Je n'ai jamais suivi de formation supérieure, ni à Paris ni à Lyon. Le hasard de la vie m'a finalement amené à enseigner dans ces deux établissements ! » C'est que Jean-Louis Capezzali se considère « un peu comme un autodidacte », et sera très tôt confronté aux exigences des orchestres professionnels. Après ses études, il devient premier hautbois solo à l'Orchestre Lamoureux de Paris. Quatre ans, plus tard, l'Orchestre philharmonique de Radio France lui ouvre les portes du même poste. Ce qui ne l'empêche pas d'enseigner à l'École normale de Paris, avant de devenir assistant de Maurice Bourgue, au Conservatoire national supérieur, et de reprendre sa classe lorsque celui-ci quittera ses fonctions. « Durant dix ans, j'ai tenu de front conservatoire et orchestre, ce qui s'est avéré très fatiguant. » Jean-Louis Capezzali est ensuite nommé à Lyon, avant d'être séduit par Lausanne et son « magnifique conservatoire ».

AUJOURD'HUI

C'est le temps pédagogique, surtout, qui va le pousser à s'installer à mi-temps au bord du Léman, tout en continuant de faire les trajets vers Lyon chaque semaine. « Ici, chaque étudiant bénéficie de deux heures de cours avec le professeur, ce qui n'est pas le cas en France, où l'une des deux heures est passée avec un assistant. Cela permet de faire un travail beaucoup plus approfondi sur le long terme. » Et si Jean-Louis Capezzali a saisi l'occasion pour mettre un terme à trente ans d'orchestre, afin de se consacrer à l'enseignement et à des projets ponctuels, il fait désormais profiter ses étudiants de cette immense expérience. « A l'orchestre, j'ai dû faire des progrès immédiats. On fait souvent l'erreur de faire passer le contenu avant le contenant, c'est-à-dire la forme, le son, l'intonation.

Il ne faut bien évidemment pas perdre de vue le but expressif pour autant. C'est cette relation entre l'objectif et comment y arriver que j'essaie de transmettre à mes étudiants. »

DEMAIN

Pour ce faire, Jean-Louis Capezzali insiste sur l'extériorisation du jeu. « Dans le travail, il faut imaginer la scène, s'y projeter, jouer déjà pour les autres. En contrepartie, il y a aussi des séances de travail complètement intimes, recueillies sur soi-même, pour fabriquer la force, la solidité, ce que l'on va transmettre au public. » Créer un double, un personnage de scène, qui est en fait une forme de naturel travaillé, comme c'est le cas pour un grand comédien. « Souvent, les étudiants sont dans le travail, mais pas dans cette projection-là. C'est pour cela qu'ils mettent longtemps à éclore. C'est quand ils sont plongés dans une situation de responsabilité vitale – puisque parfois il s'agit de garder son job – que soudain en un an la fleur est complètement épanouie. » (jp)

« On fait souvent l'erreur de faire passer le contenu avant le contenant, c'est-à-dire la forme, le son, l'intonation. »

« Créer un double, un personnage de scène, qui est en fait une forme de naturel travaillé, comme c'est le cas pour un grand comédien. »



JOSÉ-DANIEL CASTELLON

« S'ADAPTER ENCORE PLUS À CHAQUE ÉTUDIANT »

« Si l'on veut bien faire son travail de professeur, on est littéralement aspiré. »

« Je souhaiterais pouvoir bénéficier d'encore plus de temps avec chacun de mes étudiants. »

Cela fait vingt-cinq ans que José-Daniel Castellon exerce le métier de musicien. Il a d'abord été piccolo solo à l'Opéra de Lyon sous la direction de John Elliott Gardiner, puis flûte solo à l'Orchestre National de Lyon sous Emmanuel Krivine, avant d'être engagé par l'Orchestre de Chambre de Lausanne, où il occupera pendant quinze ans la place de flûte solo, d'abord sous la baguette de Jesús López Cobos puis celle de Christian Zacharias. Il partage alors son temps avec un poste d'enseignement pré-professionnel au CNR de Lyon. S'il quitte l'OCL « qui marche si bien » en 2004, c'est qu'il sent une réelle opportunité dans le poste qu'on lui propose au Conservatoire de Lausanne: la direction d'une classe professionnelle complète. « La maison se trouvait dans un élan auquel je pensais pouvais contribuer. » A aucun moment jusqu'ici il n'a regretté son choix.

AUJOURD'HUI

L'enseignement est une passion de toujours pour José-Daniel Castellon: il donne ses premières heures de cours dans une petite école de la banlieue lyonnaise alors qu'il n'a que seize ans. C'est donc tout sauf sur un coup de tête qu'il a décidé à Lausanne de troquer le frac contre le bâton de pèlerin du professeur. « L'orchestre est sans doute une activité moins fatigante. Si l'on veut bien faire son travail de professeur, par contre, on est littéralement aspiré. Les étudiants professionnels – et c'est bien normal s'ils souhaitent en faire leur métier – sont extrêmement demandeurs. Certains vous accapareront toute la semaine s'il n'y avait pas de cadre horaire! » Comme ses collègues, le Français se sent bien dans la maison. « En Suisse – j'ai déjà pu le constater à l'Orchestre – les gens travaillent dans le calme, le respect de l'autre. Les contacts entre professeurs sont bons, de même qu'avec la direction, qui prête toujours une oreille attentive à nos propositions. Lorsque nous suggérons des *masterclasses*, nous sommes souvent entendus. En cinq ans, les flûtistes ont ainsi pu travailler avec Emmanuel Pahud, Maxence Larrieu et Michel Debost, ce qui est proprement fantastique. Grâce à Pierre Wavre, les étudiants ont aussi la chance de

travailler régulièrement avec de très grands chefs, comme Ton Koopman ou Jesús López Cobos: ces rencontres tirent toute la maison en avant. »

DEMAIN

Pour l'avenir, José-Daniel Castellon a un souhait et deux rêves. « Je trouve important d'abord que l'institution s'adapte davantage à la personnalité de chaque étudiant. Bologne a de bons côtés, mais tend aussi à enfermer les gens dans des cases de même dimension. Il faut faire attention à ce que les cours théoriques ne prennent pas l'ascendant sur l'instrument, qui demeure une priorité absolue. La langue est aussi une question délicate, en particulier pour les étudiants asiatiques: la plupart des professeurs font un effort, il serait bon que l'institution dans son ensemble en prenne conscience. » Les rêves: « Je souhaiterais pouvoir bénéficier d'encore plus de temps avec chacun de mes étudiants. Je sais que par rapport à la plupart des établissements équivalents, nous sommes gâtés avec nos deux heures de cours hebdomadaires. Mais dans l'absolu et pour répondre aux nouvelles exigences, la préparation d'un projet de master ou le mémoire de recherche en troisième année de bachelor nécessiteraient davantage. On ne peut régler cela en deux minutes à la fin d'une leçon: il faut discuter avec l'étudiant et l'accompagner dans sa démarche. Mon autre rêve serait de pouvoir commander chaque année une nouvelle œuvre à un compositeur vivant pour servir de morceau imposé à tous les flûtistes lors de l'examen, comme cela se faisait autrefois à Paris, ce qui a occasionné nombre de pièces majeures de notre répertoire. Mais je sais qu'ici à Lausanne on tient à une liberté absolue dans le choix du programme – ce qui a aussi des avantages. Un jour peut-être... » (as)



PATRICK DEMENGA

« FORMER DES ARTISTES ET NON DES FONCTIONNAIRES »

« Si vous souhaitez entrer dans un orchestre, on vous juge aujourd'hui comme hier sur un concerto de Haydn, non sur vos connaissances en informatique... »

Après des études à Berne et le prix du meilleur Solistendiplom, Patrick Demenga traverse l'Atlantique pour se perfectionner à New York avec Harvey Shapiro, véritable légende du violoncelle qui a joué sous la baguette de Toscanini. Une fois acquis le « son américain » capable de transcender le volume des plus grandes salles, retour en Suisse où le chef Mario Venzago lui demande d'être son violoncelle principal à Winterthur. « Une expérience qui m'a permis de connaître l'univers de l'orchestre de l'intérieur, chose fort utile pour un soliste. » Patrick Demenga se rend toutefois compte que l'environnement de travail collectif ne lui convient pas : « J'ai besoin d'espace pour une expression plus personnelle. » Il se tourne vers la musique de chambre et joue pendant cinq ans au sein du Neue Zürcher Quartett. A 25 ans, le directeur du Conservatoire de Berne lui offre une classe professionnelle; il enseigne pendant cinq ans avant de se lancer dans une carrière freelance, qui le conduira à diriger le Festival de Meiringen (qui fête en 2010 sa 50^e édition) et à créer avec son épouse une série de concerts dans la ravissante Eglise de Blumenstein. Cela fait une dizaine d'années maintenant qu'il dirige une classe professionnelle au Conservatoire de Lausanne, tout en poursuivant ses activités de concertiste.

AUJOURD'HUI

S'il salue la diversification des cours offerts aujourd'hui aux étudiants, Patrick Demenga met en garde face au risque de dispersion que ce mouvement sous-tend. « A mon époque, le travail était presque exclusivement focalisé sur l'instrument. Quand je vois aujourd'hui l'éventail de disciplines proposées aux étudiants du Conservatoire de Berne – multimédia, performance... – je me demande si l'on ne fait pas courir à ces derniers le risque de se perdre. Il est en effet des choses essentielles à apprendre auxquelles on ne peut pas couper. Bologne ou pas, mon travail reste tendu vers le même but : former des artistes. Si vous souhaitez entrer dans un orchestre, on vous juge aujourd'hui comme hier sur un concerto de Haydn, non sur vos connaissances en informa-

tique... Cela dit, je suis tout à fait favorable à l'enseignement de compétences qui peuvent servir directement dans la conduite d'une carrière, à l'image des cours de management mis sur pied cette année. » Le Conservatoire de Lausanne ? « Comment ne pas trouver ce lieu magnifique ? Les studios sont d'un confort incomparable avec ceux de Zurich ou de Bâle. J'apprécie aussi la taille raisonnable de l'établissement : on ne se sent pas comme dans une usine. Quant aux relations entre la direction et les professeurs, elles sont excellentes, grâce au souci de communication de Pierre Wavre. Il est fondamental pour le climat de travail que l'on puisse en tout temps dire ce qui va et ce qui ne va pas. »

DEMAIN

Le rêve de Patrick Demenga ? « Que le Conservatoire demeure solidement attaché à sa vocation première : celle de former des artistes et non des fonctionnaires. Il faut tout faire pour rester vivant, créatif : la communication est à ce titre très importante. De même que l'exigence : être artiste, c'est une concentration de tous les instants, beaucoup de boulot, le talent seul ne suffit pas. La majeure partie d'entre nous ne sommes pas nés géniaux : nous devons apprendre à cultiver les germes qui sont en nous. » Enfin, comme professeur, le violoncelliste se dit très attentif au parcours intérieur parfois difficile qui conduit à l'émancipation d'une personnalité artistique : « Il faut prendre des risques, se mettre en danger. Je me sens comme un homéopathe pour mes étudiants : je les accompagne sur la durée dans la quête de leurs racines... et évite la prescription hebdomadaire d'aspirines ! » (as)

« Je me sens comme un homéopathe pour mes étudiants. »



ANGELO LOMBARDO

« UN CONSERVATOIRE QUI NE FASSE PAS QUE CONSERVER »

« Le Conservatoire est d'abord un lieu magique, où l'on partage et l'on transmet une passion : celle de la musique. »

« Il faut poursuivre et assumer ce grand mouvement d'ouverture vers d'autres styles de musique. »

Sa vie est un poème! Professeur de solfège pour les non professionnels et doyen des branches théoriques de l'Ecole de Musique, Angelo Lombardo (45 ans) voit le jour à Messine, en Sicile. Autour de lui, tout le monde chante, mais il est le premier de la famille à imaginer dédier sa vie à la musique. S'il chante lui aussi, «son» instrument est la guitare. A dix ans, il pousse déjà la sérénade aux quatre coins de la cité; on l'appelle sous les balcons, l'engage pour animer des fêtes... Les années passent, viennent les premières distinctions, le conservatoire, et à dix-sept ans, face à une impasse administrative, le grand saut vers la Suisse: sa sœur vient de s'y installer, la «légende» José de Azpiazu enseigne à Genève, pourquoi ne pas y terminer ses études? Seulement voilà, une fois sur place, il apprend que le maître est décédé. Sa sœur habitant Lausanne, il tente sa chance au Conservatoire de la capitale vaudoise. Il ne parle pas un mot de français. Qu'à cela ne tienne: il passe son diplôme avec brio, obtient un premier prix de virtuosité avec félicitations ainsi que la licence de concert et rencontre dans la foulée la femme de sa vie – une Italienne... de Messine! Il décroche aussi son premier poste d'enseignement: deux périodes hebdomadaires de solfège, que lui offre le directeur d'alors Jean-Jacques Rapin. «Comme dans un rêve!» Les choses ensuite s'enchaînent très vite. Il succède à Etienne Bettens au décanat des branches théoriques, tout en continuant à mener de front une carrière de soliste. L'arrivée de ses deux filles le pousse à orienter sa carrière vers davantage d'enseignement. Sans regret: «Cela ne m'empêche pas de demeurer un musicien.»

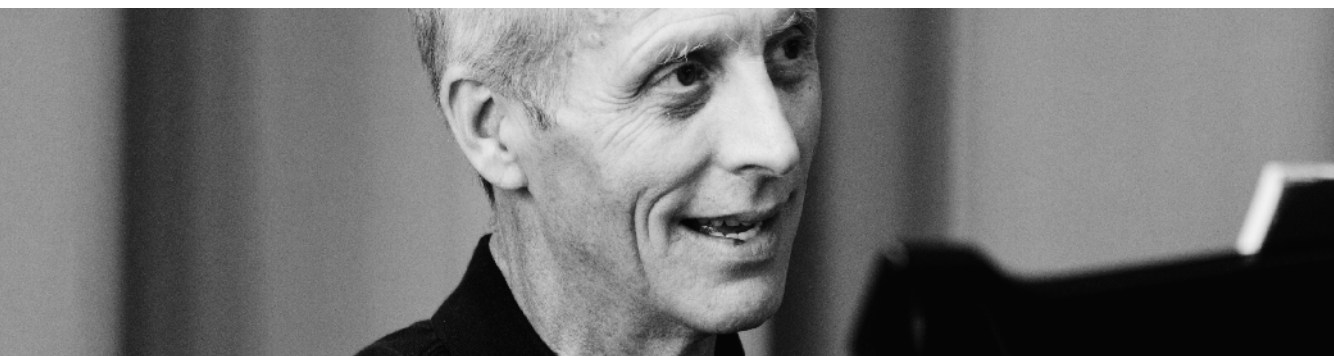
AUJOURD'HUI

Contrairement à beaucoup de ses collègues, Angelo Lombardo affectionne le volet administratif de sa fonction. « Il me met en contact avec des personnes que j'estime et qui font beaucoup pour le Conservatoire. Il me permet aussi d'avoir une vision globale de la musique et de participer au futur de la maison, en prenant part notamment à l'engagement des nouveaux enseignants. » En bon professeur de théorie, il fait précéder l'énoncé de sa vision du Conservatoire d'une plongée dans le dictionnaire. La première défi-

nition rencontrée est celle de l'adjectif juridique: « Qui a pour but de conserver. *Acte, mesure conservatoire.* » La seconde – celle du nom masculin en question – propose deux entrées: « 1° *Conservatoire de musique et de déclamation*, et absolu. Le Conservatoire, fondé à Paris en 1789 pour maintenir la tradition des arts dramatique et musical. — Par ext. Ecole qui forme des musiciens, des comédiens. 2° *Conservatoire des arts et métiers*: établissement fondé en 1794, pour conserver des collections concernant l'histoire des sciences et des techniques, et qui dispense un enseignement. » Conserver: si la musique, comme les autres arts, doit bien être « protégée » face à une tentation naturelle des hommes à céder aux sirènes du matérialisme, cette notion seule est loin de satisfaire Angelo Lombardo. « Au-delà des inévitables soucis du quotidien, le Conservatoire tel que je le vis est d'abord un lieu magique, où l'on partage et l'on transmet une passion: celle de la musique. »

DEMAIN

Un mot d'ordre général: ouverture. « J'ai souffert durant ma vie de musicien de l'étroitesse d'esprit de certains professeurs, qui estimaient qu'il n'y avait qu'une seule musique: le classique. Pour moi qui dès l'enfance ai fait dialoguer les styles, c'était particulièrement humiliant. Heureusement, les choses changent: on s'ouvre au jazz, aux musiques populaires, à la pop, au rock... Avec des élèves du projet musique-école, on vient d'arranger le tube bossa nova *A Garota de Ipanema* d'Antonio Carlos Jobim. Il faut poursuivre et assumer cette évolution; ne pas avoir peur non plus d'avouer ses limites: tout le monde n'est pas capable d'intégrer le hip-hop ou le r'n'b à son enseignement. Je souhaite un conservatoire qui ne fasse pas que conserver! » Pour Angelo Lombardo, cette ouverture doit se faire également à l'intérieur de la maison: « Les relations entre les pôles pré-professionnel et professionnel sont encore beaucoup trop verticales, hiérarchisées: on a tout à gagner à travailler main dans la main. Il en va de notre responsabilité vis-à-vis du cadre de travail exceptionnel qui nous est offert et surtout de nos élèves. » (as)



GARY MAGBY

« SE REMETTRE EN QUESTION À CHAQUE SECONDE »

Gary Magby (58 ans) a fait ses premières apparitions au Conservatoire de Lausanne en 2001, d'abord comme directeur de l'Atelier lyrique, puis, en sus l'année suivante, comme professeur de chant et doyen de la section vocale. C'est peu dire que cet Américain d'origine a déjà expérimenté toutes les facettes du métier: «Après une double formation de chant et de piano à Boston, j'ai travaillé comme répétiteur dans des maisons d'opéra, tout en enseignant parallèlement.» Il remplace des chanteurs au pied levé, se forme aussi sur le plan administratif, touche un peu de la baguette face à l'orchestre: après ces années d'activité à Juilliard et Chautauqua notamment, les ressorts d'une bonne distribution n'ont plus de secret pour lui. «Mon parcours m'a permis de savoir comment proposer aux jeunes chanteurs un répertoire qui leur convient, de prendre en compte leurs tempéraments, et pas seulement leur instrument.» Un parcours qui s'est définitivement tourné vers l'enseignement lorsque Gary Magby se voit proposer la responsabilité des chanteurs de la troupe et de l'Atelier lyrique, au niveau de la technique vocale, à l'Opéra de Lyon. «J'avais 42 ans. J'ai fait les trajets entre les Etats-Unis et la France chaque mois pendant deux ans, avant de décider de m'installer définitivement en Europe.»

AUJOURD'HUI

Etabli à Lausanne, il donne le plus clair de son temps à ses étudiants, tout en se proclamant ouvertement «anti-pédagogue». «Aujourd'hui, personne ne prend le temps de mûrir, d'attendre d'être prêt pour supporter toutes les émotions du métier. Mais il faut accepter que le résultat ne soit pas immédiat, parce qu'il n'y a pas de résultat: c'est ça, être anti-pédagogue.» Et Gary Magby de rappeler que, même si la jeunesse d'aujourd'hui vit dans une société qui évolue toujours plus vite, les impératifs du corps humain n'ont pas changé pour autant. «Une grossesse dure encore neuf mois, comme il y a 3000 ans! On se trouve face à des jeunes qui ont des blocages physiques juste à cause du stress, du manque de connexion avec leurs émotions. Ce n'est pas leur faute, c'est la

pression sociale! Les étudiants vivent en apnée, à nous de les aider à respirer.»

DEMAIN

Gary Magby plaide donc pour l'ouverture du dialogue entre professeurs et étudiants, ainsi qu'au sein du cénacle enseignant. «Je souhaiterais sentir d'avantage de solidarité par rapport à ce qui nous réunit dans cette école. En tant que professeurs, nous devons nous remettre en question à chaque seconde, et éviter à tout prix d'enseigner aux élèves notre propre stress, nos propres peurs, visions, ou désirs. La confiance n'est pas une chose qui se mérite. Elle se gagne.» Et Bologne, une contrainte de plus? «Oui, mais il y a toujours moyen de s'adapter. Prenons cet exemple: un pianiste avec de petites mains qui joue magnifiquement les concertos de Rachmaninov en arpégeant, il «triche». Rachmaninov, lui, n'arpégeait pas. Est-ce donc interdit de jouer sa musique si l'on a de plus petites mains? Je ne crois pas!» (jp)

«De plus en plus de jeunes ont des blocages physiques dus à la pression sociale.»

«Je souhaiterais sentir d'avantage de solidarité par rapport à ce qui nous réunit dans cette école.»



MARC PANTILLON

« CULTIVER
LA LECTURE
AUTANT QUE LA
TECHNIQUE »

« Tout est si organisé
– presque monacal – que
l'on travaille même durant
les heures blanches! »

« Je trouverais intéressant de
rencontrer plus souvent les maîtres
de théorie. »

Issu d'une famille de musiciens neuchâtelois bien connue, Marc Pantillon (51 ans) a grandi dans un milieu baigné de musique, et c'est tout naturellement qu'il aborde dès son plus jeune âge l'étude du piano sous la houlette de ses parents – il n'aura d'ailleurs pas d'autre professeur jusqu'à son examen de diplôme, qu'il passe à l'âge de vingt ans. Il se perfectionne ensuite à Vienne auprès de Hans Petermandl, puis bénéficie des conseils de Paul Badura-Skoda. Il est titulaire aujourd'hui d'une classe professionnelle de piano à Neuchâtel et d'accompagnement au Conservatoire de Lausanne. Passionné de botanique et d'ornithologie, il s'est établi à Môtiers, dans les montagnes neuchâteloises, pour la qualité de vie qu'offre une campagne encore très naturelle, et dont les forêts n'ont probablement guère changé depuis l'époque où Jean-Jacques Rousseau y herborisait...

AUJOURD'HUI

Avant de se voir confier la charge d'une classe d'accompagnement pour les étudiants en master – dont les contours académiques viennent tout juste d'être définis – Marc Pantillon a longtemps œuvré comme expert au sein de la maison. « Paulette Zanlonghi a vu juste, je crois, en me demandant de prendre sa succession: tout jeune déjà, j'accompagnais régulièrement les autres. C'est une chose naturelle chez moi, indissociable de mon envie de faire de la musique. Chaque pianiste doit cultiver cette faculté de lecture, de même que l'on n'abandonne pas le travail de la technique et le souci du détail lorsque l'on se consacre à l'accompagnement: même le virtuose égocentrique qu'était Horowitz prêtait ses doigts à d'autres instrumentistes! C'est aussi dans ce registre que les pianistes ont le plus de chance de gagner leur vie, raison pour laquelle on a décidé de l'enseigner, alors que jadis il s'acquerrait sur le tas. » Habitué au cadre intime et baigné de verdure du Conservatoire de Neuchâtel, Marc Pantillon avoue avoir mis un certain temps à s'habituer aux anciennes Galeries du Commerce. « Tout est si organisé – presque monacal – que l'on travaille même durant les heures blanches! Heureusement, cela n'interdit pas une

certaine convivialité, que j'entretiens avec cette habitude campagnarde de dire bonjour à tout le monde... » Sa fonction de maître d'accompagnement favorise cette transversalité. « Je vois passer dans mon studio des élèves de presque tous les professeurs. Cette ouverture m'est extrêmement sympathique. Même dans le cadre de ma propre classe, je ne me sens pas à la tête d'une chapelle, puisque les étudiants ne choisissent pas un seul professeur d'accompagnement, mais travaillent avec les trois à tour de rôle (*les deux autres étant Béatrice Richoz et Todd Camburn, ndla*): cela leur permet de bénéficier des compétences spécifiques de chacun – chose impossible au sein d'une classe fermée. »

DEMAIN

Homme de contact, Marc Pantillon verrait d'un bon œil les relations entre les professeurs se développer. « Je trouverais intéressant de rencontrer plus souvent les maîtres de théorie. Une certaine information nous est transmise par les étudiants, mais cela ne remplace pas le contact direct. Qui peut avoir pour cadre la cafétéria: pas besoin de réunions formelles. J'organise ainsi la plupart de mes activités: s'il me manque des musiciens pour les examens, j'accroche les gens dans les couloirs! Et pour ce qui est de mettre un nom sur chaque visage, notre directeur Pierre Wavre est lui-même un modèle du genre: il connaît parfaitement chaque étudiant, a en tête ses forces et ses faiblesses, et sait précisément de quelle manière l'aider, l'aiguiller. Je n'ai vu cela nulle part ailleurs! » (as)



ANTONIO POLITANO

« RENFORCER LES POINTS FORTS DE LA MAISON »

« Les conservatoires souffrent aujourd'hui d'une overdose de théorie. »

Sicilien d'origine, Antonio Politano naît à la musique grâce à la rencontre à l'âge de 14 ans d'un mentor, Amico Dolci – et non grâce au système d'enseignement officiel: « l'Italie est un désastre pour qui s'intéresse à des instruments comme la flûte à bec! » Enfant prodige devenu grand, Dolci lui ouvre les portes de la Musique avec un grand M. C'est la découverte des symphonies de Brahms et de Mahler la partition à la main, l'apprentissage de l'écoute à travers le disque, et la rencontre d'innombrables musiciens. Un jour, c'est la révélation: le « choc » Salvatore Sciarrino. Depuis, le Sicilien collabore avec de nombreux compositeurs de son temps: une spécialité... non exclusive! Il ne mène pas de grande carrière, car il a une peur bleue de l'avion. Mais il enseigne avec la même passion qu'un soliste sur sa scène: un bon mi-temps à Lausanne depuis 1997.

AUJOURD'HUI

Encore un professeur heureux de l'écoute qu'on lui témoigne au Conservatoire... « Pierre Wavre a conscience qu'aujourd'hui une école doit ouvrir dans toutes les directions. Cela ne veut pas dire qu'il faut tout offrir sur chaque site: il serait par exemple idiot de développer un pôle de musique ancienne à Lausanne alors que l'on a le CMA à soixante kilomètres. Par contre, donner des moyens pour renforcer les points forts de la maison, ça oui! C'est ce qui se passe avec le projet des flûtes Paetzold, qui surfe sur les spécificités de mon enseignement: l'élargissement du répertoire de l'instrument à travers la commande d'œuvres nouvelles pour flûte et live électronique. » Un projet concret parmi d'autres dans le jardin d'Antonio Politano, qui tente de soigner l'overdose de théorie dont souffrent les conservatoires aujourd'hui en tissant des liens entre cette théorie et la pratique. « En solfège, par exemple, les étudiants doivent maîtriser les modes médiévaux, mais combien sont capables de les traduire dans le chant? Dans mon enseignement, je focalise mes efforts sur la recherche d'un contact aussi vivant que possible avec la musique: cela passe par la rencontre des compositeurs que nous interprétons, mais aussi

par l'établissement d'un dialogue entre les répertoires ancien et contemporain. »

DEMAIN

Le grand souhait d'Antonio Politano pour l'avenir est que les gens communiquent et échangent d'avantage. « A l'échelle de la Suisse, il faut que tous les étudiants en flûte à bec puissent profiter des compétences de Kees Boeke à Zurich en matière de musique médiévale, de l'émulation du CMA de Genève et de la Schola Cantorum Basiliensis s'ils souhaitent perfectionner leurs connaissances de la musique ancienne, et qu'ils puissent venir à Lausanne partager avec d'autres leur passion de la musique vivante et profiter de notre infrastructure unique en matière de live électronique. Sans doute certains professeurs ont-ils peur de perdre le contrôle sur leurs élèves en les laissant aller voir ailleurs... Mais n'est-ce pas ce que ce qui se passe de toute façon tôt ou tard? » Dans le même ordre d'idée, Antonio Politano souhaite une organisation de la musique de chambre au sein du Conservatoire de Lausanne beaucoup moins « téléguidée »: « Au lieu de se voir imposer un programme et des partenaires, je trouverais beaucoup plus intéressant de responsabiliser les étudiants en leur demandant de choisir eux-mêmes non seulement le répertoire mais aussi le professeur avec lequel ils vont le travailler, comme cela se fait à Bâle: c'est beaucoup plus stimulant. » (as)

« Il faut que les gens communiquent et échangent d'avantage. »



JEAN-PIERRE SCHALLER

« LES SUITES
DE BACH SONT UN
PILIER DE MON
ENSEIGNEMENT »

« Les étudiants doivent voir plus loin que leur grille horaire, développer la même autonomie que leurs collègues universitaires. »

« Qui est prêt à investir dans le jazz aujourd'hui à Lausanne ? »

Professeur de basse électrique et de rythme à la HEM jazz, Jean-Pierre Schaller (50 ans) débute en autodidacte. Jazz, pop, rock: son horizon ne connaît pas de limites. Biennois d'origine, il perfectionne ses connaissances intuitives à l'Ecole de Jazz de Berne. Il quitte rapidement l'institution – où la basse n'est alors enseignée que par des contrebassistes – pour se lancer dans la carrière. En 1992, l'EJMA lui offre son premier poste d'enseignement. Depuis, la passion de la transmission ne l'a plus quitté.

AUJOURD'HUI

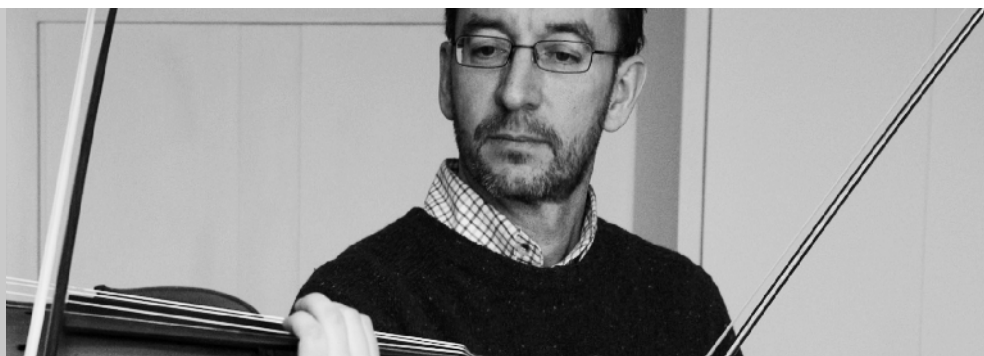
Lorsqu'en 2006 l'enseignement jazz professionnel intègre le Conservatoire de Lausanne, l'ensemble des postes sont mis au concours. On cherche des professeurs au profil bien défini: des gens actifs sur la scène jazz, porteurs de projets concrets. « L'effet unificateur a été formidable. On a tous démarré au même niveau, dans la même énergie: un gage indéniable d'efficacité pour une nouvelle école. Bien sûr, cela prend du temps: trois années ne suffisent pas à asseoir une réputation. Je comprends les étudiants qui ont l'impression de se perdre dans les dédales administratifs; ce n'est pas facile non plus pour ceux qui font le grand écart entre l'ancien et le nouveau systèmes. Mais de nombreux signaux montrent que nous sommes sur la bonne voie, à l'image de l'intérêt croissant des étudiants étrangers pour l'établissement. Entre professeurs et élèves, le groove est excellent. Le bâtiment du Flon a été construit pour cela: pour une convergence idéale des énergies. »

DEMAIN

« Nous vivons dans une société de plus en plus multiculturelle: il est important qu'une école comme la nôtre en soit le reflet. Le jazz n'est pas exclusif: il est avant tout synonyme d'improvisation, de liberté. Il est aussi le fils des grands maîtres du passé et des traditions populaires. Les Suites de Jean-Sébastien Bach sont un pilier de mon enseignement. Je souhaite que les passerelles se multiplient entre la HEM jazz et la HEM classique, que les étudiants profitent davantage du voisinage des deux écoles. Je suis conscient que leur

programme d'études est très chargé, mais on ne peut ignorer que les plus grands jazzmen se sont nourris de Debussy, Wagner et de la Seconde Ecole de Vienne. Dans l'autre sens, je suis persuadé que les musiciens classiques ont tout à gagner à travailler l'articulation ternaire et les grilles d'accords chiffrés. »

Un mot clé: l'indépendance. « Les étudiants doivent voir plus loin que leur grille horaire, développer la même autonomie que leurs collègues universitaires: ils suivent des cours, assistent à des conférences et imaginent ensuite par eux-mêmes les développements à leur donner. Oui! Certains week-ends peuvent être chargés lorsqu'il s'agit de travailler son instrument et de rendre en même temps un arrangement pour le lundi. Il faut le voir comme un avant-goût de la vie professionnelle, qui sous-tend une responsabilité de tous les instants en matière d'horaires, de préparation... » Pour le bassiste, les projets entre professeurs mis sur pied au sein de l'école sont une aubaine. « Le travail d'enseignant est par essence solitaire. Jouer ensemble permet de briser cet isolement; c'est aussi l'occasion pour les étudiants d'entendre leurs professeurs et pour l'école une magnifique carte de visite. En tant que Suisse alémanique, je suis particulièrement sensible au fossé entre les régions linguistiques et à la nécessité de se montrer pour exister. En jouant dans les clubs de Berne et de Zurich, le tentet créé par George Robert fait une publicité d'enfer pour le Conservatoire; c'est la seule entreprise du genre en Suisse. » Reste la reconnaissance du jazz au sein de la société lausannoise, qui pour Jean-Pierre Schaller est encore loin d'être acquise. « Si l'on compare à la situation de Lucerne, où l'Ecole de Jazz est implantée depuis longtemps, il y a un gros travail à faire. Qui est prêt à investir dans le jazz aujourd'hui à Lausanne? Cette question nous interpelle d'autant plus que nous n'incarbons pas seulement une école mais la scène romande dans son ensemble. » (as)



MARCEL SINNER

« GARDER LA PASSION »

« La présence d'étudiants professionnels dans nos cours nous incite à nous remettre constamment en question. »

Né à Nyon, marié et père de deux enfants, Marcel Sinner (47 ans), est entré au Conservatoire de Lausanne en 1979 et y a obtenu son diplôme d'enseignement huit ans plus tard. Avant d'être nommé professeur de violon à temps complet à l'Ecole de Musique, il enseigne dans différentes écoles de musique vaudoises et travaille en parallèle au service du personnel d'un grand magasin. « J'ai toujours aimé diversifier mes activités. » Aujourd'hui, il fait profiter le Conservatoire de ses compétences administratives en œuvrant non seulement comme doyen des classes de violon, alto et guitare de l'EM, mais aussi comme président de la Fondation d'entraide du Conservatoire de Lausanne.

AUJOURD'HUI

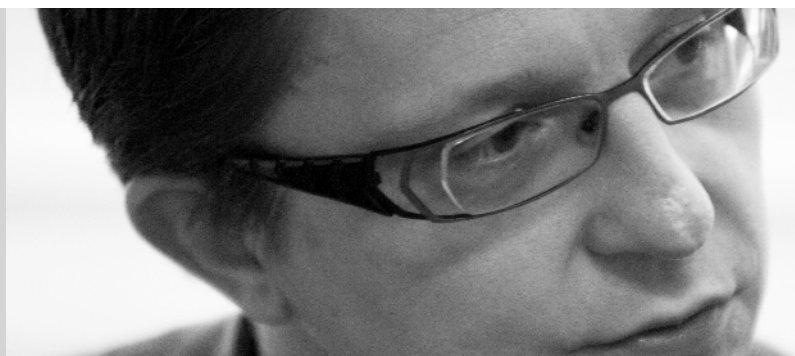
D'abord et avant toute chose : la joie et le respect. « C'est un grand honneur de travailler dans une maison comme celle-ci. Lorsque je passe la porte le matin, je suis toujours impressionné par la grandeur et la beauté du bâtiment, ainsi que par ses infrastructures. J'œuvre souvent comme expert dans d'autres écoles et puis mesurer combien nous sommes privilégiés. » Ce luxe ne tombe pas du ciel : pour Marcel Sinner, il est le fait de quelques personnes à qui il souhaite rendre hommage. « J'ai beaucoup apprécié Jean-Jacques Rapin, qui m'a engagé : sa présence, son charisme font de lui un personnage admirable et admiré. Grâce à Helena Maffli et à son dynamisme, ensuite, l'Ecole de Musique a étendu son rayonnement loin au-delà des murs de l'établissement. Enfin, Pierre Wavre a beaucoup fait en matière de communication, favorisant une bonne ambiance au sein et entre les différentes sections. » Les synergies rendues possibles par cette proximité géographique de l'EM et de la HEM sont un atout que salue Marcel Sinner. « Les contacts entre les enseignants sont excellents. J'ai la chance de compter parmi mes collègues HEM deux de mes anciennes professeurs, Christine Sörensen et Margarita Karafilova ! Le courant passe aussi au travers des étudiants professionnels qui réalisent des stages pédagogiques dans nos classes : leur présence nous incite à nous

remettre constamment en question, elle suscite aussi de nouvelles idées. »

DEMAIN

La suite ? « Avant tout conserver les acquis. Dans le sillage de la nouvelle loi sur les écoles de musique (LEM), j'espère notamment que l'on va continuer à pouvoir accueillir des élèves de tout le canton, en particulier dans le créneau musique-école. Ce pôle d'excellence me semble important à conserver : c'est un grand défi pour les enseignants, et ces enfants tirent en avant l'ensemble de leurs camarades. » Marcel Sinner souhaite également que les professeurs puissent continuer à bénéficier de l'offre de formation continue qui a été mise sur pied ces dernières années : « C'est une chance non seulement pour nous, mais aussi pour les élèves. Cette année, j'ai pris des cours de violon baroque et deux d'entre eux en ont directement profité : ils se sont présentés avec un archet baroque au Concours suisse de musique pour la jeunesse. » Garder la passion pour pouvoir la transmettre ensuite à ses élèves : telle est la recette de Marcel Sinner pour le présent et pour l'avenir. (as)

« L'offre de formation continue est une chance non seulement pour nous, mais aussi pour les élèves. »



EMIL SPANYI

« VENDRE NOS ATOUTS »

Né dans le communisme, au sein d'une Hongrie où le jazz est interdit et où un accord de quatre sons fait accourir la police, Emil Spanyi (41 ans) enseigne le piano, la composition et l'arrangement à la HEM jazz de Lausanne depuis septembre 2007. Sa première rencontre avec le jazz, il la fait à la Musikhochschule de Graz, en Autriche. Il visite ensuite « le pays d'origine » pendant une année, se fixant à Berklee, avant d'intégrer la classe ouverte de François Jeanneau – « le père du jazz français » – au CNSM de Paris, où il croise des géants comme Daniel Humair. C'est là que débute sa carrière d'enseignant, d'abord sur mandat de la Mairie de Paris, puis au CNR, où gravitent tous les jeunes professeurs formés par Jeanneau. En parallèle, les concerts – « si un jazzman ne joue plus, c'est la mort! » – et beaucoup d'arrangements pour orchestre: « On constate en écoutant les musiques de film (réalisées pour la plupart par ordinateur) qu'un vrai talent d'orchestrateur est aujourd'hui chose rare; espérons que l'on redécouvrira vite les vertus irremplaçables de l'être humain! »

AUJOURD'HUI

En arrivant de France, la comparaison est inévitable... « Dans l'Hexagone, la société est organisée de façon verticale, hiérarchisée. La découverte du système suisse a été très agréable! Pour moi, seul le résultat est important, pas la manière dont on y parvient. C'est particulièrement sensible lorsque l'on enseigne l'improvisation: l'attention doit être tout entière focalisée sur l'élève et sa personnalité, on ne peut être tributaire de règles normatives. Musicien lui-même, notre directeur George Robert est parfaitement conscient de cette réalité: il nous laisse une latitude complète dans l'organisation de notre enseignement. » Autre bonne surprise: l'avance administrative de la Suisse en matière d'intégration dans le système de Bologne. « Elle est bien plus au fait que la France des nouvelles réglementations et pourtant elle ne fait pas partie de l'Union européenne! Le CNR de Paris – où j'enseigne encore le jeudi – profite d'ailleurs directement de mon expérience lausannoise. Sans parler des budgets alloués à la

formation, bien plus importants en proportion en Suisse qu'en France... »

DEMAIN

Le rêve d'Emil Spanyi? « Trouver un moyen de faire savoir au plus grand nombre que pour 80 millions de francophones européens, il n'existe à l'heure actuelle que trois écoles qui décernent des masters jazz: le Conservatoire Royal de Bruxelles, le CNSM de Paris et le Conservatoire de Lausanne. Il faut vendre à tout prix cet atout, d'autant que des trois, Lausanne est sans doute l'école qui possède les meilleures infrastructures. Le master de pédagogie qu'elle a mis sur pied est également un modèle du genre, qui risque de susciter beaucoup d'intérêt en France et en Belgique, où les professeurs ne pourront plus enseigner très longtemps avec leurs anciens diplômés. » Au chapitre des choses à améliorer, outre une clarification de la stratégie financière en matière d'accueil des étudiants étrangers, Emil Spanyi souhaite que se développent davantage les ponts entre le jazz et le classique. « A Paris, les collaborations sont monnaie courante: on travaille tous par exemple sur la même sonate de Beethoven. Cette tendance va aller en s'amplifiant: il ne faut pas oublier que les violonistes en activité aujourd'hui sont nés avec les Beatles, voire après, ils n'ont donc plus aucun problème avec les musiques actuelles. On parle la même langue, c'est juste l'accent qui est différent! » (as)

« Seul le résultat est important,
pas la manière dont on y parvient. »

« Jazz, classique:
on parle la même langue,
c'est juste l'accent qui
est différent! »



TINA STRINNING

« SOUTENUS DANS NOS DÉSIRS D'INNOVATION »

« A aucun moment je ne me sens dans une boîte de conserve! »

Suédoise née en Suisse, Tina Strinning est fière de sa double origine, qu'elle vit comme un enrichissement tant sur le plan artistique que social. Après avoir burliné longtemps « dans un joyeux chaos » avec violon, alto et guitare sur le dos, elle s'inscrit en alto au Conservatoire de Lausanne à l'âge de 17 ans, obligeant l'institution à engager un professeur spécialement pour elle. Christine Sörensen – car c'est d'elle qu'il s'agit – la remet en six mois sur le « droit chemin » et lui permet d'accéder en classe professionnelle. « Faire de la musique à haut niveau n'a jamais procédé d'une passion consciente, d'une quête, mais d'un état de fait; je baignais dedans, voilà tout. » A 21 ans, son diplôme en poche, Tina Strinning s'engage sur la voie des cachetons. Les altistes étant très demandés, elle sillonne la Suisse, avec un seul poste fixe à la clé: deux années à mi-temps à l'Orchestre symphonique de Bienne. A 26 ans, elle passe sa virtuosité et s'engage dans la voie de l'enseignement. Après quinze ans, elle fait une pause d'une année, qui lui permet de recharger ses batteries, de se lancer dans une formation Dalcroze, et avec cette énergie renouvelée de créer et développer les « violons dansants ». Elle est aujourd'hui professeur d'alto et de violon à l'Ecole de Musique et professeur de didactique et d'alto deuxième instrument à la HEM. Points forts de son horizon artistique: son groupe Tamatakia, au sein duquel elle joue et chante des musiques du monde, et les Ministrings, un ensemble de l'Ecole de Musique qu'elle crée en 2001 et avec lequel elle fait littéralement... des miracles!

AUJOURD'HUI

Pour Tina Strinning, le Conservatoire est un peu comme une seconde maison. « J'y étais, j'y suis encore tout le temps. Mais que de changements! Je suis fière de l'endroit, de pouvoir y travailler. Je ne vois pas où d'autre j'aurais pu accomplir toutes ces choses dans d'aussi bonnes conditions. Lorsque j'ai relevé le défi de faire danser des violonistes sur scène, il fallait une bonne dose d'ouverture d'esprit pour me laisser faire! On se sent soutenu dans ses désirs d'innovation, c'est très stimulant. L'institution porte d'ailleurs mal son

nom: à aucun moment je ne me sens dans une boîte de conserve! »

DEMAIN

Demain? « Ce ne pourrait être mieux qu'aujourd'hui, le Conservatoire m'a tellement offert: pourvu que cela dure! Un souhait, peut-être, pour l'ensemble des habitants de la maison: que cela se calme un peu, que l'on marque un temps de pause dans les grands chantiers, le temps d'absorber les nouveautés. C'est usant à la longue de n'avoir pas le temps de souffler: il faut trouver un rythme de croisière. » Tina Strinning est également partisane d'un rapprochement – elle n'ose prononcer le mot de « fusion » – avec l'EJMA. « J'aimerais pouvoir envoyer mes élèves chez un professeur d'improvisation, faire travailler les Ministrings avec un jazzman: ce serait un enrichissement considérable pour les enfants. » Enfin, continuer à développer la structure musique-école: « On peut encore l'améliorer, même si c'est fantastique de voir tout ce qui a été accompli, combien ces jeunes sont bien dans leurs baskets et tirent en avant leurs camarades. » (as)

« J'aimerais pouvoir envoyer mes élèves chez un professeur d'improvisation. »



GYULA STULLER

« LES ÉTUDIANTS N'ONT PAS ASSEZ DE TEMPS POUR LEUR INSTRUMENT »

Gyula Stuller s'établit en Suisse en 1986, après avoir remporté le premier prix du Concours Tibor Varga à Sion. « J'avais 23 ans, se souvient le violoniste, je venais de terminer mes études au Conservatoire Franz Liszt de Budapest. » Il devient rapidement l'assistant du maître, et fait ainsi ses premières armes dans l'enseignement. Trois ans plus tard, il s'oriente vers l'orchestre, et devient premier violon solo de l'Orchestre de Chambre de Lausanne (OCL), poste qu'il occupe aujourd'hui encore. « J'ai recommencé à enseigner en 1996, à Fribourg, ainsi que dans des cours d'été. » Gyula Stuller anime l'Académie musicale de Morges, ville où il a élu domicile. Pingpong, marche, ou encore arts plastiques, Gyula Stuller surfe sur différentes vagues d'intérêt. La musique n'en occupe pas moins une place prépondérante même dans son temps libre : il aime notamment à pratiquer le répertoire de chambre avec ses collègues ou sa femme, altiste professionnelle.

AUJOURD'HUI

Sur le site fribourgeois de la HEM, Gyula Stuller joue volontiers avec ses étudiants. « Il y a quelques années, j'ai créé la Camerata du Conservatoire, que je dirigeais depuis le pupitre de premier violon. Par la suite, j'ai laissé les jeunes les plus avancés prendre cette responsabilité. Il est difficile de former de futurs violons solos, et cela s'est avéré un bon moyen. » Se plonger dans la pratique de groupe est également ce que propose la formation de musicien d'orchestre, dont Gyula Stuller est responsable. « Chaque année, un étudiant est choisi sur concours pour jouer huit programmes avec l'OCL. Les quatre premiers sont préparés avec l'aide d'un membre de l'Orchestre nommé comme mentor, et les quatre autres sont travaillés de manière autonome. » En cas d'évaluation positive, l'étudiant, outre son diplôme, reçoit automatiquement la fonction de remplaçant au sein de l'OCL. Un cursus qui donne de précieux outils pour affronter les concours d'orchestre. « C'est un peu comme dans le tennis, le niveau est tel qu'il faut vraiment avoir la forme ! Mais la musique est avant tout subjective, il est important de dévelop-

per sa propre fantaisie, sinon cela reste une coquille vide. »

DEMAIN

Ce développement demande beaucoup de temps et de travail, et devient de plus en plus difficile dans le système dicté par Bologne, estime Gyula Stuller. « Bien sûr, il faut savoir réfléchir et comprendre la musique, et pas simplement pouvoir bouger ses doigts très vite. Mais quand on surcharge les jeunes avec beaucoup d'autres projets et branches théoriques, à tel point qu'ils n'ont plus le temps de travailler leur instrument, c'est inquiétant. » Surtout lorsque l'on parle de piano, de violon et de violoncelle, trois disciplines qui nécessitent au moins cinq heures de pratique quotidienne. « Sans cela, on n'arrive pas à surmonter les difficultés du répertoire. Et l'on se sent d'autant plus désarmé que le système est appliqué au niveau international et que les étudiants ont besoin de ces qualifications s'ils veulent espérer pouvoir travailler à l'étranger. » (jp)

« Il est difficile de former de futurs violons solos, et la Camerata de Fribourg s'est avérée un bon moyen. »

« Le piano, le violon et le violoncelle nécessitent au moins cinq heures de pratique quotidienne. »

GEORGE VASSILEV

« APPRENDRE
À (S')ÉCOUTER »

« Les règles que nous appliquons aujourd'hui sont déjà passées : le monde musical évolue plus vite que le système. »

D'origine bulgare, George Vassilev (42 ans) étudie la guitare à Varna, Kiev, Genève et Copenhague. Son père est architecte naval, toute sa famille baigne dans l'univers des grands paquebots ; en privé, on chante et s'accompagne de la guitare mais il est le premier à dédier sa vie à la musique. La guitare ? « Un choix inexplicable. Je ne me vois pas faire autre chose. Peut-être est-ce l'instrument qui correspond le plus à qui je suis à l'intérieur ? » Titulaire d'une classe professionnelle à Sion depuis 2001, il poursuit en parallèle une carrière de concertiste et se passionne pour la prise de son.

AUJOURD'HUI

George Vassilev est à la fois heureux et très impressionné du processus de rapprochement qui a amené l'an dernier la section professionnelle du Conservatoire de Sion à intégrer le Conservatoire de Lausanne. « C'est la reconnaissance de plusieurs années de travail. Ce nouveau statut nous permet aujourd'hui de réaliser la plupart de nos rêves. Les conditions de travail se sont clairement améliorées – grâce au nouveau bâtiment, mais aussi à la dynamique entre les sites qui pousse tant les professeurs que les étudiants à une remise en question permanente. » Bologne ? « Pour que les diplômés soient reconnus, il n'est pas d'autre choix possible. Je ne suis pas pour autant convaincu que le système soit pleinement adapté à la vie réelle. Certaines règles que nous appliquons aujourd'hui sont déjà dépassées : le monde musical évolue plus vite que le système. La charge administrative, souvent montrée du doigt, constitue le nœud du problème. Elle est un « mal » nécessaire, dont on oublie qu'elle a été la réponse au manque de transparence que l'on reprochait à l'ancien système. La solution réside dans une bonne balance entre les chiffres et les notes. En tant qu'enseignants, nous devons à nos étudiants des réponses claires et une transparence absolue ; à nous de trouver notre liberté à l'intérieur de ces règles. » George Vassilev se dit très reconnaissant au Conservatoire de l'intérêt qu'il porte aux préoccupations des professeurs dans ce domaine.



photo : Rossen Donev

DEMAIN

« Je ne me considère pas comme un professeur au sens académique. Je me vois plutôt comme un complice, un passeur, qui conduit ses étudiants sur la voie de l'autonomie et leur donne le goût d'évoluer par eux-mêmes. Mon professeur en Bulgarie disait que tout ce qui n'est pas donné est du savoir perdu ; sa plus grande joie au terme de son existence était de savoir que son sang coulait dans les veines de ses élèves. » Parmi les priorités de George Vassilev figure la transmission du sens de l'écoute. « Cette question est, à tort, totalement négligée. Or l'écoute du son, la gestion de la vibration, sont des choses qui s'acquièrent. Sans elles, point d'émotion. Ce sont elles qui fondent le musicien, capable de répondre à ces questions qui dépassent le cadre étriqué de l'instrument : qui sommes-nous ? où va-t-on ? par quel chemin ? » Sensible à l'érosion de l'exigence sonore, George Vassilev encourage ses étudiants à aiguïser leur oreille en écoutant beaucoup de disques. « Lorsqu'on leur demande de maîtriser parfaitement tel ou tel compositeur, il ne s'agit pas seulement de bien exécuter les indications dynamiques figurant sur la partition, mais de connaître et d'intégrer aussi ce qui s'est fait avant eux – ces différents regards sur la même œuvre qui, loin de brouiller leur esprit, nourrissent leur propre interprétation. » (as)

« Je ne me considère pas comme un professeur au sens académique, mais plutôt comme un complice, un passeur. »

ici:
dossier de presse!«DES MASTERS SUR LES ONDES» DIX ÉTUDIANTS EN
CONCERT SUR RADIO SUISSE ROMANDE-ESPACE 2

Avec les réformes de Bologne et l'avènement des hautes écoles spécialisées, la physiologie des études professionnelles de musique s'est radicalement modifiée. Le cursus a pris un tour beaucoup plus concret: on forme aujourd'hui des musiciens non seulement d'un haut niveau artistique, mais capables aussi de prendre en mains la gestion de leur carrière. C'est dans cette perspective que les étudiants en master d'interprétation ont aujourd'hui au menu de leur projet de fin d'études l'organisation d'un concert de A à Z. Dans un mouvement de rapprochement souhaité par les directions des deux institutions, la Radio Suisse Romande-Espace 2 et le Conservatoire de Lausanne ont décidé d'unir leurs forces pour offrir à dix d'entre eux la possibilité de présenter le fruit de leur travail en public et en direct sur les ondes d'Espace 2. L'occasion pour les étudiants de se confronter à la réalité de leur futur métier et pour Espace 2 d'offrir à ses auditeurs des concerts de l'après-midi variés, présentés et commentés en direct par les artistes.

Tous les concerts ont lieu au Studio 15 de la Radio Suisse Romande, av. du Temple 40, 1010 Lausanne (M2 arrêt Sallaz). Ils sont diffusés en direct sur les ondes de RSR-Espace 2.

L'entrée est libre, dans la limite des places disponibles, mais la réservation obligatoire: T 021 321 35 35 • billetterie@cdlhem.ch

MERCREDI 24 JUIN 2009, 13h30-15h**Voyage musical au Japon – Trois pièces, trois styles, trois formations**

Œuvres de Blaise Mettraux, Toru Takemitsu et Takashi Yoshimatsu
Masako Ono, soprano | Megumi Tabushi, clarinette | Julien Mégroz, percussion | Yuka Munehisa, piano | *Un projet de Yuka Munehisa*

Shakespeare Beethoven Beckett – Autour du Trio «des Esprits»
Beethoven: Trio op. 70 n° 1 • Shakespeare: extraits de «Macbeth»
Vanessa Kraege, piano | Fiona Kraege, violon | Desmond-Bryan Kraege, violoncelle | *Un projet de Desmond-Bryan Kraege*

JEUDI 25 JUIN 2009, 13h30-15h**Interdite mais pas oubliée – La musique bannie par le III^e Reich**
Œuvres d'Alexander von Zemlinsky, Erwin Schulhoff, Pavel Haas et Franz Schreker

Vlad Stanculeasa, Deniz Toygür, Anna Vasilyeva, Jiyoung Park, violons | Alyssa Delbaere Sawchuk, Yumiko Awano, altos | Mary Elliott, Hilde Skomedal, violoncelles | Alexandre Ito Souza, contrebasse | Yukiko Tanaka, piano | *Un projet de Mary Elliott*

La Forêt des Mystères – Conte musical

Yvan Richardet, narrateur | Marilynne Musy, percussion | Fiona Kraege, violon | Fanny Richardet, saxophone | Alain Bucher, accordéon | Joséphine Maillefer, flûte traversière | Quintette de cuivres & marimba | *Un projet de Marilynne Musy*

VENDREDI 26 JUIN 2009, 13h30-15h**Le compositeur argovien Werner Wehrli (1892-1944) et ses modèles**

Œuvres de Werner Wehrli, J. S. Bach, Joseph Haydn et Arnold Schönberg
Samuel Fried, piano | *Un projet de Samuel Fried*

Le second âge d'or de la mélodie anglaise

Florilège de mélodies romantiques et du 20^e siècle sur des poèmes de Shakespeare: Charles Villiers Stanford, Roger Quilter, Gerald Finzi, Erich Wolfgang Korngold, Ralph Vaughan Williams
Geoffroy Perruchoud, baryton | André Gass, ténor | Anthony Di Giantomasso, piano | *Un projet de Geoffroy Perruchoud*

MERCREDI 1^{ER} JUILLET 2009, 13h30-15h**Du menuet au tango, d'Europe en Amérique: Pas de deux harpistes**

Œuvres de J. S. Bach, John Thomas, Maurice Ravel et Carlos Salzedo
Lindsay Buffington, Céline Gay des Combes, harpes | *Un projet de Lindsay Buffington*

Airs oubliés du 18^e siècle – Du sacré à l'opéra

Airs de W. A. Mozart, Niccolò Jommelli, Joseph Haydn, Antonio Vivaldi, Joseph Adolph Hasse, Tommaso Traetta et Attilio Ariosti
Yannis François, baryton-basse | Geoffroy Perruchoud, baryton | Irene Puccia, piano | Michiko Sugira, clavier | Esmé de Vries, violoncelle baroque | *Un projet de Yannis François*

JEUDI 2 JUILLET 2009, 13h30-15h**Cello père, fille & cie – Musique pour deux violoncelles... et plus**

Œuvres de Domenico Gabrielli, Giacomo Basevi, Joseph Haydn, David Popper, David Riemens et Paul Tortelier
Vinciane Guy, Denis Guy, Frédéric Rosselet, violoncelles | Enrico Camponovo, piano & clavecin | *Un projet de Vinciane Guy*

Debussy et l'impressionnisme – Musique pour voix et piano

Debussy: Le Promenoir des deux Amants, Trois Chansons de Bilitis, Images (2^e Livre)
Antoinette Dennefeld, chant | Lucas Buclin, piano | *Un projet de Lucas Buclin*

CONSERVATOIRE DE LAUSANNE

Président du Conseil de Fondation
François Daniel Golay

DIRECTION

Directeur général Pierre Wavre
Directeur de la Haute Ecole de Musique classique
Jean-Marie Scieszka
Directrice pédagogique HEM classique
Anne Bassand
Directeur de la Haute Ecole de Musique jazz
George Robert
Directrice Ecole de Musique Helena Maffii
Directeur administratif Cédric Divoux
Responsable du site de Fribourg
France-Christine Fournet
Responsable du site de Sion Jan Dobrzewski

COORDINATEURS DE FILIÈRES

Théorie Philippe Albèra
Pédagogie Thomas Bolliger
Interprétation Anne Bassand
Recherche et développement Angelika Gusewell
Musique à l'école Jean-Pierre Chollet

**DOYENS DE LA HAUTE ECOLE DE MUSIQUE
CLASSIQUE**

Piano Jean-François Antonioli
Musique contemporaine William Blank
Théorie François Bovey
Orgue et clavecin Jean-Christophe Geiser
DESM Roland Demiéville
Chant Gary Magby
Cordes, guitare et harpe Gunars Larsens
Accompagnement Béatrice Richoz
Instruments à Sion George Vassilev
Théorie à Sion Elisabeth Gillioz

DOYENS DE L'ECOLE DE MUSIQUE

Violon, alto et guitare Marcel Sinner
Violoncelle, contrebasse et harpe Denis Guy
Bois Frank Sigrand
Cuivres, percussion et accordéon Robert Ischer
Piano, orgue et clavecin André Locher
Chant Frédéric Meyer de Stadelhofen
Théorie Angelo Lombardo

Réception

Du lundi au vendredi: 8h-11h45, 13h30-16h
Mercredi: 8h-11h45, 13h30-17h

Responsable de publication

Direction du Conservatoire de Lausanne
Rue de la Grotte 2
CP 5700, 1002 Lausanne
T 021 321 35 35
F 021 321 35 36
www.cdlhem.ch

Rédaction et coordination

Antonin Scherrer – Colophane Edition & Communication
Ch. de Florissant 13
Chalet La Folia, 1660 Château-d'Œx
T/F 026 924 33 45 – M 079 296 37 52
info@colophane.ch

Courrier des lecteurs

Nuances vous concerne... et vous concernez *Nuances* ! N'hésitez pas à nous faire part de vos suggestions et vos remarques, mais aussi à nous informer de tout événement susceptible d'intéresser nos lecteurs (audition, concert, CD, nomination, bourse...). Votre plume – qu'elle soit laudative ou critique – est également la bienvenue dans ces colonnes. Que vous souhaitiez réagir à des propos tenus dans ce journal ou nous faire part d'une réflexion plus large sur un sujet en rapport avec la musique et/ou le Conservatoire de Lausanne, contactez Antonin Scherrer, rédacteur responsable, qui se fera le relais de votre voix au sein du conseil de rédaction.

Graphisme, réalisation: www.atelierk.org, Lausanne
Impression: Editions BIM, Vuarmans

Abonnement à Nuances

Si vous souhaitez recevoir *Nuances* chez vous, faites-le nous savoir en nous indiquant vos coordonnées à l'adresse suivante: Conservatoire de Lausanne, Abonnement Nuances, rue de la Grotte 2, CP 5700, 1002 Lausanne. L'abonnement est gratuit.